

**HIMMLER
ET SON EMPIRE**

Édition : Sabine Sportouch
Maquette : Annie Aslanian

© Nouveau Monde, 2009
24, rue des Grands-Augustins
75006 Paris

Première édition : © Stock, 1966

ISBN : 978-2-84736-463-7

N° d'impression :

Dépôt légal : novembre 2009

Imprimé en France par Normandie Roto Impression

Édouard Calic

HIMMLER ET SON EMPIRE

nouveau monde éditions

Les grandes provocations de Himmler

On me disait souvent à Berlin : « Méfiez-vous de vos fréquentations et surtout rien de compromettant au téléphone ! » Une guerre des ombres se livre partout. Elle est constante, ses stratèges sont : Himmler, *Reichsführer* des SS et Heydrich, chef de la *Reichssicherheitshauptamt* (RSHA)¹.

Lorsque je me rends de la Saarlandstrasse aux conférences de presse du Ministère des Affaires étrangères ou à celui de la Propagande, il m'arrive fréquemment de croiser Himmler ou Heydrich quand ils entrent ou sortent du 8 de la Prinz Albrecht-Strasse, leur Q.G. Le claquement des bottes et des armes des fonctionnaires SS, qui rendent les honneurs, n'est pour moi qu'un geste routinier, protocolaire pour ainsi dire, à l'égard des hauts fonctionnaires de la police allemande, chargés de réprimer les atteintes portées à l'État totalitaire. Rien en eux ne laisse supposer leur dangereuse puissance. En 1940, Himmler a 40 ans et Heydrich 36.

Souvent, j'avais vu Himmler lors des grandes réceptions, mais comme bien d'autres qui se prétendaient spécialistes du *Reich*, j'étais bien loin de me douter de son rôle réel, des responsabilités qu'assumait ce personnage incolore, fidèle serviteur de Hitler, et des ambitions forcenées qui bouillonnaient en lui. Pour tous, il paraissait un subalterne.

À chacune de ces manifestations, je l'observe. Un peu à l'écart de la suite habituelle du Führer, il est là, souvent casqué, dans l'embrasure

1. Sécurité Centrale du *Reich*, chargée de coordonner tous les services de police. La *Sicherheitsdienst* (S.D.), service de sécurité, est le « 3^e Bureau » de la RSHA et la *Geheime-Staats-Polizei* (Gestapo), police secrète de l'État, son « 4^e Bureau ». La RSHA n'est qu'un des 12 départements de l'Ordre Noir, *Schutz-Staffen* (SS), escouades de protection, formation paramilitaire du parti national-socialiste.

d'une baie à quelques pas de son maître, comme un chien bien dressé à l'aspect débonnaire. Sa banalité même, que ne relève pas l'uniforme noir aux insignes d'argent qu'on le sent fier de porter, ne fait en rien présumer l'homme si redoutable qui dispose à la fois de tout l'appareil policier du Parti et d'un *Reich* de 80 millions d'habitants. Je l'ai vu tenir dans sa main gauche sa casquette noire et ses gants blancs, avec la correction un peu appuyée d'un jeune officier de réserve à la réception de la sous-préfecture, à l'issue des manœuvres. Son visage rondouillard, barré d'une moustache rare, son nez pointu chevauché par des lorgnons à verre épais – quand ce n'étaient pas des lunettes aux branches métalliques et minces – ses cheveux coiffés à l'ordonnance, tondus au double zéro jusqu'à six centimètres au-dessus des oreilles et comportant sur la calotte conservée un début de raie à droite, lui donnaient une vague apparence d'intellectuel modeste. Mais, derrière les verres, le regard aigu, froid, sévère, trahissait l'acuité de l'attention. Je n'aurais pas aimé me trouver en tête à tête avec ce rapace terne dans son aire de la Prinz Albrecht-Strasse.

Et pourtant un matin à 4 heures, un commissaire, revolver à la main, et quatre grands SS armés, font irruption dans mon appartement, dont l'adresse ne figurait pas dans les fichiers de police.

— Vous avez comploté contre le gouvernement du *Reich*! dit le commissaire, tandis que les SS bourraient dans des valises toutes mes affaires.

On m'amène à la Prinz Albrecht-Strasse dans une Mercedes. Je me trouve soudain dans la cellule 36, pourvue du chauffage central et d'un lit garni de draps. C'est la prison que Himmler réserve aux prisonniers de marque. L'officier SS qui mène l'enquête me déclare d'un ton grave en me remettant un paquet de papier blanc :

— Votre cas est sérieux. Il vous reste une chance. Écrivez sur ces feuilles votre confession. C'est le *Reichsführer* personnellement qui la lira et qui décidera de votre sort...

La porte se referme. Naturellement, je me suis bien gardé de dire la vérité. Les vingt feuillets suffirent à peine pour raconter mes années à l'école primaire, au lycée et mes hauts faits de scout... Combien j'ai regretté ne pas pouvoir utiliser ce papier pour commencer un livre, non

pas sur mon cas personnel, sans importance, mais sur le régime, sur Himmler et ses provocations sur lesquelles j'ai mené, avec des amis sûrs, tant d'enquêtes!

Mes regrets ont été augmentés par la présence dans la prison de quelques-uns des personnages qui avaient été ou les témoins ou les acteurs des événements, soigneusement montés par la Gestapo.

— Heydrich a voulu me mêler à l'attentat contre Hitler, à Munich, me confie Théo Hespers, un jeune leader catholique de la Ruhr. Mon cas est extrêmement grave. J'ai été par force ramené de Belgique où j'avais émigré. Auparavant, en Hollande, j'avais voulu organiser un mouvement de résistance dans la *Wehrmacht*¹. Je suis tombé dans le piège de la RSHA. Je croyais mettre en relation le gouvernement britannique avec des généraux hostiles à Hitler. En vérité, ces faux résistants, qui prétendaient vouloir assassiner le *Führer*, n'étaient que des agents de Himmler. C'est lui qui a monté de toutes pièces l'attentat de Munich du 8 novembre 1939.. Malheureusement, les groupes de choc de Heydrich ont réussi, parallèlement à l'attentat, à enlever sur le territoire hollandais, à Venlo, deux agents anglais. Vous avez sûrement entendu parler de cette affaire?

Hespers désirait surtout connaître ce que j'avais pu apprendre sur le fameux attentat de la *Buergerbräukeller*.

Je commettais une erreur chronologique, impardonnable, en rapportant dès à présent les révélations qu'Hespers m'a faites sur son cas et sur l'attentat de Munich; je raconterai d'abord ce que j'avais été amené à connaître sur cet événement, alors que j'étais en liberté, et l'importance que le « sauvetage providentiel » du *Führer* avait eu pour la conduite de la guerre. De plus cet attentat donne la clé des machinations himmlériennes : incendie du *Reichstag*, assassinat de Roehm et de ses amis, éviction des généraux Blomberg et Fritsch, les troubles organisés en Tchécoslovaquie, l'attaque de la station radio de Gleiwitz, prélude de l'assaut contre la Pologne, et d'autres manœuvres aussi secrètes visant à tromper l'opinion mondiale et les gouvernements étrangers.

1. La *Wehrmacht* désigne l'armée régulière du *Reich*.

L'attentat de Munich agite le *Reich*

J'habitais provisoirement dans la pension Carl Lehn en attendant un logement¹. Si je me suis installé là, c'est que je sais que Lehn n'est pas favorable aux nazis et que son établissement se trouve dans la Saarlandstrasse, à quelques centaines de mètres de la Wilhelmstrasse. Le chemin le plus court, pour me rendre aux conférences de presse, qui sont quotidiennes, est d'emprunter la Prinz Albrecht-Strasse. Je passe donc régulièrement devant la porte d'entrée du 8 et je croise souvent Himmler et Heydrich entrant ou sortant de leur repaire. On se connaît de vue!

À la mi-octobre 1939, je vois arriver Lehn dans ma chambre. Il tient à la main l'organe officiel des SS, *Das Schwarze Korps*.

— Je viens de le lire ; ah ! on y apprend des choses dans leurs sales feuilles ! On voit à quoi Hitler et Himmler préparent le peuple. En ce moment, on parle d'attaques contre les Anglais et les Juifs, donc d'autres actions militaires se préparent. C'est toujours la même chose. En 1933, « ils » ont fait le coup du *Reichstag*. Ils y ont fichu le feu pour se débarrasser de l'opposition au Parlement. L'année d'après, ils ont monté le prétendu coup d'État de Röhm, pour se débarrasser de compagnons gênants. Pour persécuter les Juifs en 1938, ils ont fait assassiner à Paris, le conseiller von Rath et pour se lancer sur la Pologne, ils ont dynamité la radio de Gleiwitz. Je vous le dis, les Bonzes préparent d'autres combines, vous verrez !... »

Herr Lehn, un adversaire convaincu du régime, ne manque pas de bon sens. Il a compris. Le 8 novembre, nous avons écouté ensemble à la radio le discours du Führer, un réquisitoire contre l'Angleterre ! Jamais un discours historique n'a atteint cette virulence. Toute l'Allemagne était penchée sur les récepteurs. Quand la voix rauque s'est tue, je me suis couché. Vers 11 heures du soir, mon logeur vient me réveiller : « Le

1. Je suis à Berlin, officiellement, comme étudiant de sciences économiques à l'Université et journaliste, correspondant du quotidien *Novosti* de Zagreb. Je dois ma situation à la fois au journal et aux échanges culturels, grâce à l'intervention du professeur Albert Bazala, Président de l'Académie yougoslave des Sciences et des Arts.

ministère de la Propagande vous appelle au téléphone! » C'était l'habitude lorsque Goebbels avait à communiquer une nouvelle importante aux accrédités.

À l'appareil, j'entends : « Un attentat a eu lieu contre le Führer, mais il est sain et sauf, par contre on doit déplorer la mort d'une dizaine de ses fidèles et une soixantaine de blessés. La brasserie Bürgerbräukeller, à Munich, est entièrement détruite. »

J'insiste pour en savoir davantage, les mêmes informations se répètent. Ce n'est pas un homme que j'ai au bout du fil, c'est un disque!

Lehn, auquel j'annonce la nouvelle se contente de me dire, navré : « Quel dommage!... Hitler a échappé. »

On donne à l'attentat une énorme publicité.

Le 9 novembre, le *Völkischer Beobachter* publie le discours du *Führer* sous le titre : « Démenti saisissant aux hypocrites Britanniques » avec pour sous-titres : « Ils haïssent l'Allemagne sociale! » et « L'Angleterre ne veut pas la paix! » Sur trois colonnes, un communiqué sur l'attentat, annonçant les six morts et les soixante blessés... Le *Reichsführer* offre une prime de 500 000 marks pour retrouver les coupables. Le communiqué souligne : « À dater d'aujourd'hui, on nettoiera le territoire du *Reich* des ennemis de l'État qui y sont restés! » Le jour suivant, la presse titre : « L'Angleterre et Judas! Les instigateurs spirituels du crime de Munich! »

Le 12 novembre, Himmler fait savoir que la police allemande, tout entière mobilisée, recherche un mystérieux individu, qui a fréquenté la brasserie depuis la fin août. Il mesure 1,65 m à 1,70 m.

En publiant la photo des sept tués – un blessé a succombé – le journal fait passer un cliché du Führer, saluant à la romaine les morts dans leur tombe et annonce que le *Reichsführer* Himmler demande à toute la population du *Reich* de rechercher un certain « charpentier » qui a installé dans l'un des piliers de la salle la machine infernale, dont l'explosion a provoqué l'écroulement du plafond.

Emil Rasche, de l'*Auswärtiges Amt*¹, chargé des relations avec la presse, pour m'impressionner sur le loyalisme des Allemands, m'affirma

1. *Auswärtiges Amt* (service étranger), ministère des Affaires étrangères.

quelques jours après que plus de 1 600 000 citoyens avaient écrit ou s'étaient présentés personnellement aux bureaux de police. Des centaines de mille sont allés s'accuser d'avoir trouvé trop court le discours du *Führer* parce qu'ils auraient souhaité l'entendre plus longtemps. De Hambourg, de Königsberg, de Munich, de Vienne sont venues des lettres dénonçant des gens, qui, écoutant parler le *Führer*, montraient « un visage triste! »

Je constate que l'attentat est pour les nazis une drogue vraiment providentielle. Aussitôt se déchaîne une atmosphère générale d'hostilité envers les Britanniques et un besoin collectif de châtier les membres « des cent familles qui dirigent l'Empire ».

Ce n'est que le 22 novembre, que le gouvernement, après avoir jusque-là tenu en haleine tout son peuple par la presse et la radio, communique : « *Der Attentäter gefasst* » « Le terroriste est pris! » Mais, entre temps, le *Reichsführer* a adressé ses remerciements aux millions d'Allemands qui lui ont apporté leur collaboration.

Une affaire d'or pour les journaux! Le *Völkischer Beobachter* a multiplié par six ses tirages dans les grandes villes allemandes. On publie les photos du « criminel » ; Georg Elser, pris à la frontière suisse et celles des instigateurs, les chefs de l'Intelligence Service pour l'Europe.

« L'organisateur de l'attentat est Otto Strasser », le frère de l'ex-idéologue du mouvement nazi Gregor Strasser, assassiné le 30 juin 1934¹. « Le financement est couvert par les Services Secrets britanniques ». Les Allemands marchent, puisque le *Völkischer Beobachter* publie les photos du « capitaine Stevens », officier de l'I.S. et de son collaborateur « M. Best », arrêtés sur le territoire hollandais, le 9 novembre, dix-huit heures après l'attentat.

Antérieurement, Himmler et Heydrich avaient envoyé à l'ambassade britannique à La Haye leur agent Walter von Schellenberg² qui se présenta comme adversaire du nazisme sous le nom de « capitaine Schaemmel du service des transports et de l'E.M. de l'armée ». Ces titres

1. Otto Strasser, nazi de la première heure, rompit avec Hitler et s'exila à l'étranger.

2. Il fera une brillante carrière dans la police de Himmler.

impliquent qu'il est bien renseigné sur les mouvements des troupes et du matériel de guerre et contraint par son service à de nombreux déplacements. La Gestapo réussit à introduire Schellenberg dans les milieux de l'émigration allemande en Hollande, qui cherchait toutes les possibilités de rester en contact avec l'opposition dans le *Reich*¹. « Schaemmel » leur propose le 20 octobre d'amener un général avec lui, lors d'une prochaine rencontre, à condition qu'il puisse prendre contact avec le gouvernement britannique et convenir au degré le plus élevé des conditions de paix avec un *Reich* d'où serait éliminé Hitler.

Les Britanniques et « Schaemmel » ont décidé de se retrouver le 30 octobre avec le général annoncé. À La Haye, grosse animation pour l'arrivée d'un des « chefs de la résistance allemande ». On prépare une villa pour les deux émissaires : le Général et « Schaemmel ». Les gouvernements anglais et hollandais sont au courant. On a même désigné un officier de renseignement néerlandais pour suivre l'affaire. Le général se rendra à Londres pour obtenir la garantie que l'opposition demande. Le temps presse. On décide de se réunir le 7 novembre. Schellenberg, soudain, ce jour-là, remet le rendez-vous avec les Britanniques au 9 : « Le général, explique-t-il, est trop occupé. » Et pour cause !

Il est possible que Schellenberg n'ait pas su pourquoi il lui a été demandé de remettre le rendez-vous au 9 novembre. La veille, le 9, les hitlériens fêtaient à Munich le 16^e anniversaire du putsch manqué, organisé en novembre 1923. Ce soir-là, à 21 h 20, après que Hitler eut quitté la salle, la bombe détruisait le « Temple des Vétérans ».

Schellenberg, qui se trouvait à Düsseldorf, prétendra après la guerre n'avoir connu l'explosion que tard dans la nuit par un coup de téléphone. Il dit avoir été alors réveillé du sommeil profond où l'avait plongé un somnifère. « Berlin m'appelait en ligne directe » écrit-il, et cet homme

1. Walter Schellenberg, dans son livre *Le chef du contre-espionnage nazi parle...* (Paris, 1957) qui présente sa version de l'enlèvement, parle d'un « agent » allemand (p. 82) et pour faire croire à ses dires donne le numéro de registre secret F 479. Il est étonnant que Schellenberg qui a mis en cause tous les personnages qui ont participé à cette affaire, n'ait pas donné le nom de F 479. Ce n'est pas pour avoir voulu dissimuler un agent, après la guerre, mais pour jeter le discrédit sur l'émigration et irriter les Britanniques.

de main affirme avoir entendu le *Reichsführer* l'informer d'une voix grave que l'on avait cherché à tuer le *Führer*¹.

À l'époque, j'étais à Berlin ; l'attentat n'avait pas servi seulement à déchaîner la haine contre les méthodes « barbares » des Britanniques, mais à accentuer la lutte antijuive. Des centaines de médecins, d'ingénieurs, d'artistes, auxquels on avait interdit déjà de travailler, étaient arrêtés.

Après la guerre, des agents de la Gestapo affirment encore que l'attentat eut pour seul auteur Elser, disparu par ordre de Himmler en avril 1945.

L'attentat de la *Buergerbräukeller* survient au moment le plus opportun et ce n'est pas un hasard si le communiqué de la Gestapo rapproche du nom de Lord Vansittart celui du président Benès, réfugié à Londres. Le 28 octobre, dans toute la Bohême et dans toute la Moravie, les populations ont commémoré l'anniversaire de l'indépendance de 1918. La foule patriote de Prague est descendue dans les rues, chantant l'hymne national et scandant les appels à la liberté. La police a tiré, a tué un ouvrier, Vaclav Sedlacek, et blessé cinq manifestants dont l'étudiant Jan Opletal, gravement atteint. Cet événement a provoqué une grosse émotion dans le monde entier, surtout en Amérique, neutre encore à ce moment.

En insinuant le nom de Benès dans les révélations sur l'attentat de Munich, la police visait à prouver que les instigateurs des troubles se trouvaient en Angleterre.

À la suite de ces troubles, la Gestapo arrêta à Prague neuf dirigeants de l'Association des Étudiants dont mon ami, Frantisek Skorkovsky, responsable des relations avec l'étranger, et membre actif de la Confédération Internationale des Étudiants. On les fusilla immédiatement et on arrêta le 17 novembre 1 200 étudiants qui furent expédiés dans le camp de Sachsenhausen-Oranienburg. Toutes ces opérations furent réalisées par les SS. Himmler réunit à Berlin le *Reichsprotektor*, Baron von Neurath et le Secrétaire d'État en Bohême Karl Hermann

1. Schellenberg, ouvr. cité, p. 92-93.

Frank pour discuter avec eux des mesures à prendre vis-à-vis de ce pays turbulent.

Une des réunions se tint en présence de Hitler. Les manifestants avaient osé chanter l'hymne : « Ô, vous Slaves, vous êtes toujours vivants ! »... en réclamant le secours de l'Union soviétique. On redoutait des complications avec l'URSS.

L'attentat de Munich fournit le prétexte de la persécution non seulement des Juifs en Allemagne et en Pologne, mais aussi de l'intelligentsia en Bohême. Juridiquement le pays gardait un statut d'État (protectorat), il avait même à Berlin une légation qui ne put empêcher que soixante professeurs fussent par la suite exterminés ou déportés.

Il est évident que l'attentat a été habilement synchronisé avec les prétendus « pourparlers de l'opposition » avec les Anglais. Rien de plus logique que Himmler donne l'ordre, au nom du Führer, à Schellenberg d'arrêter les conversations avec les Britanniques, de les enlever et de les amener en Allemagne. Comment Himmler a-t-il pu appeler Schellenberg par ligne directe de Berlin comme l'affirme le maître-espion, alors que le *Völkischer Beobachter* est formel : Himmler était présent à la brasserie. Il marchait auprès du Führer accompagné de Hess, Brückner, Schaub et Graf¹. Il est peu croyable que le chef de la police allemande ait pris l'avion pour téléphoner de Berlin à Schellenberg, alors que ses fonctions l'obligent à rester sur les lieux, pour activer l'enquête. On peut se demander comment un agent dont la mission urgente et essentielle n'a été possible que par l'accord de Hitler et de Himmler, s'en aille dormir tard dans la nuit et « prenne un somnifère afin d'éviter une nuit blanche », alors que son devoir lui impose d'être sans cesse en communication avec la Gestapo locale et la centrale de Berlin.

Aussitôt après l'attentat, l'alerte a été donnée sur l'ensemble du *Reich* par radio et télescriteurs. Donc à 22 heures au plus tard, Schellenberg eût dû connaître l'événement. Donc l'allégation du « coup de téléphone de Berlin par Himmler » qui le tire de la léthargie profonde provoquée par le somnifère a pour Schellenberg une certaine importance :

1. *Völkischer Beobachter*, 9 novembre 1939, p. 2. « Hitler chez ses camarades ».

donner par de petits détails la preuve que l'enlèvement des Britanniques a été décidé au dernier moment, « car ils sont soupçonnés, par le Führer, d'avoir organisé l'explosion dans la brasserie ». Or, tout s'est fait si « spontanément » que lorsque « Schaemmel » se présente au rendez-vous des Britanniques, le 9 novembre, il amène avec lui Albert Naujocks – l'homme de main de Heydrich – désormais connu pour avoir participé au « coup de Gleiwitz » et à l'attaque de la station secrète de radio, en Tchécoslovaquie, que dirigeait Rudolf Formis, un ami d'Otto Strasser¹. Schellenberg dispose même d'une troupe de choc, de voitures blindées et de grenades fumigènes. Tout est sur place, comme par hasard ! Les Britanniques sont tirés de leur voiture de l'autre côté de la frontière et entraînés en Allemagne ; tout a marché comme on l'a désiré². On a même amené de Venlo, lieu du rendez-vous, le lieutenant néerlandais Coppens, qui collaborait avec Best et Stevens. Le Hollandais gravement blessé meurt des suites de ses blessures, en Allemagne.

Cette affaire si bien synchronisée servait à prouver la complicité des Britanniques dans l'attentat, la façon dont la Hollande, au mépris de sa neutralité, se livrait à la préparation de la guerre et même à des actes subversifs contre les chefs d'État avec lesquels elle prétendait avoir de bonnes relations de voisinage.

Ce fut en même temps une leçon pour la Suisse où Elser avait tenté de s'enfuir et où de nombreux opposants au régime avaient trouvé refuge.

La propagande allemande exploitait au mieux l'attentat et la capture des Britanniques. Schellenberg et Albert Naujocks qui avec leur groupe de choc avaient réussi cette opération furent reçus par le Führer et décorés de la Croix de fer. Mais on oublia complètement de féliciter et récompenser les douaniers qui cueillirent à la frontière suisse le terroriste Elser.

1. Günther Peis, *Naujocks, l'homme qui déclencha la guerre* (Paris, 1961, p. 61).

2. Naujocks, réveillé à 3 heures 40, disposait à 15 heures de 12 SS triés sur le volet, sur la frontière hollandaise (Günther Peis, *ouvr. cité*, page 157). Notons, ce qui n'a pas grande importance, que Naujocks affirme que Schellenberg a dit : « Himmler vient de me téléphoner du train spécial du Führer. » (p. 158)

Das Schwarze Korps publia la photo de Himmler sur le lieu de l'attentat, et montra pour la première fois, dans l'*Illustrierter Beobachter* (30/11/1939) les photos de ceux auxquels on devait ce magnifique succès. Sur la photo, on peut voir Himmler entouré de Reinhard Heydrich, chef de la Sécurité du *Reich*, Heinrich Müller, directeur de la Gestapo, Arthur Nebe, responsable des Services criminels et l'*Obersturmführer* Huber.

Lors d'une réception à l'ambassade d'Italie, la journaliste finlandaise, M^{me} Norna, correspondante de « Usi Suomi », fort bien renseignée, puisqu'elle avait l'oreille de Mannerheim, le Président de la Finlande, me dit, admirative :

— Vous voyez ce grand blond, le maigre, à côté de Himmler, c'est l'homme le plus dangereux d'Allemagne. Les ministres, les maréchaux tremblent devant lui. C'est Heydrich !

Front énorme, nez aquilin, un oiseau de proie. On remarque la largeur anormale de ses hanches, sanglées dans l'uniforme noir. Les invités se pressent pour serrer la main de Himmler. Le grand blond s'ingénie à ne paraître qu'un vague sous-ordre, auprès de son chef. Himmler lui-même ne m'apparaît que comme un personnage sans envergure et tout ce que l'on m'a raconté sur lui me semble né de l'imagination fertile des auteurs de romans policiers.

M^{me} Norna est catégorique, lorsque volontairement je fais mine de sous-estimer le rôle de Himmler dans le gouvernement du *Reich*.

— Vous ne savez peut-être pas qu'un de mes compatriotes que je connais bien est le masseur de Himmler, et qu'il m'a confié que Himmler et Heydrich passent leur temps à contrecarrer les plans de la juiverie et des services secrets qui dépendent d'elle. Leur dessein principal est d'arrêter tôt ou tard tous les hommes d'État de l'Europe, de les impliquer par la suite dans les plus grands procès de l'histoire et de les faire condamner.

— Comment s'appelle ce masseur de Himmler ?

— Felix Kersten. Si vous voulez, je vous ferai faire sa connaissance. C'est l'homme le plus fourbe que j'aie jamais rencontré, et il jouit de la confiance du *Reichsführer*. Voyez comment ils ont arrêté très vite le ter-

roriste et cueilli les Britanniques Payne-Best et Stevens, à Venlo. C'est pour les services de renseignement anglais un camoufflet sans précédent¹.

Tels étaient les propos et les impressions des diplomates et des journalistes après l'attentat de Munich et le double enlèvement de Venlo.

Je relis Rauschning². Un passage me frappe : celui où Hitler dit qu'il privera les pays de leurs hommes d'État grâce à sa V^e Colonne. En Pologne ont déjà opéré les unités « K », dépendant de l'*Abwehr*, qui semaient la panique sur l'arrière du front. Des indiscretions percent sur ces troupes de la mort, capables de s'emparer d'un port, d'un point stratégique ou même d'une capitale. Plus tard, j'apprendrai que ces troupes s'appellent : les Brandenburg.

Cet attentat est-il pour Hitler un prétexte à l'application d'une nouvelle méthode de guerre ?

La leçon du massacre du 30 juin

En sommes-nous là ? Himmler et Heydrich sont-ils les meneurs de cette guerre totale ? Nombreux sont les Berlinoïses qui en sont persuadés.

Malgré les opinions dithyrambiques de la Wilhelmstrasse (Affaires étrangères) sur les experts de la criminalité, je me suis laissé gagner par le bon sens de Lehn et de quelques personnalités de l'opposition, que je voyais en secret chez Paul Lœbe, l'ancien président social-démocrate du *Reichstag*, lié avec des déportés libérés du camp de concentration d'Oranienburg. L'attentat n'est qu'un procédé d'hypnose pour

1. S. Payne-Best, l'homme que Heydrich proclama l'instigateur et le financier de l'attentat, a décrit l'aventure de Venlo dans son livre *The Venlo Incident* (Londres, 1950). Son témoignage ne diffère pas sensiblement de celui de Schellenberg en ce qui concerne le déroulement de l'enlèvement, mais les explications de Best n'ont guère apporté de clarté sur les machinations des nazis et le but qu'ils visaient en créant cet incident. C'est pourquoi Gerald Reltlinger, historien anglais, accepte la thèse de la coïncidence entre l'attentat de Munich et l'ordre soudain de Himmler d'enlever les Britanniques (*The SS*, Londres, 1956).

2. Hermann Rauschning, ancien Président de la Diète de Dantzig, auteur notamment de *Hitler m'a dit...*

suggestionner les masses qui ont besoin de coups de théâtre, Loëbe, avec le prêtre catholique Ohlendorf, de Postdam, le journaliste allemand Otto von Heydebreck, correspondant du *Basler Nachrichten*, et tant d'autres, ne croient pas à la solidité d'un régime qui doit recourir à de tels procédés. Himmler, Goebbels sont des sorciers !

Otto von Heydebreck est le frère de Peter von Heydebreck, l'un des principaux lieutenants de Röhm, fusillé lors des événements du 30 juin 1934. Il m'a donné sur ce coup monté des renseignements extraordinaires qui me permettent de trouver la clé des agissements de Himmler et de Heydrich : « Étudiez bien les grandes provocations qu'organisent les SS », me disait Heydebreck, cet aristocrate prussien, à l'éternel monocle. Je remarque que les renseignements que me donne cet homme remarquablement informé coïncident avec les soupçons de ce fils du peuple qu'est Lehn :

— Lorsqu'ils ont senti le besoin d'arrêter les députés communistes et d'intimider les chrétiens et les sociaux-démocrates, ils ont incendié le *Reichstag*, le 27 février 1933, feu d'artifice impressionnant qui devait influencer les élections et le vote des pleins pouvoirs. Le 30 juin 1934, en massacrant Röhm, mon frère et les autres, Hitler a obtenu un double avantage : il s'est débarrassé de ses ennemis personnels et il s'est acquis une réputation de « modéré », puisque ceux qu'il a liquidés étaient de prétendus révolutionnaires. Qu'Hitler et Himmler aient procédé de leur propre volonté à un nettoyage si brutal paraissait inconcevable puisque Hindenburg était toujours le chef de l'État et que, dans le cabinet, von Papen, vice-chancelier, n'approuvait pas la politique de Hitler.

« Mon frère, par son passé militaire, touchait directement l'entourage de Hindenburg. Avant le 30 juin, il avait appris que la police secrète avait livré au vieux maréchal des « preuves » d'un complot qui irait jusqu'à l'assassiner pour permettre un coup d'État, au cas où il se montrerait incapable d'exiger la démission de Hitler. Toutes ces machinations, affirmait la Gestapo, sont l'œuvre de l'étranger. Himmler présentait des contacts de simple courtoisie comme des « réunions de conspirateurs » ! Ces accusations tombant à plat, on employa la provocation. L'Affaire du *Reichstag* en est une. Mais alors, la police secrète

n'était pas encore en parfaite possession de la technique de la provocation, aussi se contenta-t-elle d'un seul coupable. Dans la nouvelle affaire dont mon frère fut victime, elle monta mieux son coup, Hindenburg et la *Wehrmacht* lui accordèrent leur consentement. Elle obtint même celui de von Papen puisque les documents qu'elle présentait prouvaient les contacts de Röhm avec la France, des amis du général Schleicher avec les Belges. »

« La Gestapo ne s'en tint pas là. Elle accusa en secret le docteur Edgar Jung, ami et collaborateur de von Papen, d'être sous l'influence des services secrets français. Au docteur Erich Klausener, directeur du Ministère des Communications et président de l'Action Catholique à Berlin, on reprocha de saboter les bonnes relations entre le Vatican et le *Reich*¹. On découvrit soudain que Röhm, chef des SA, se livrait aux plus basses débauches et à l'homosexualité, alors que Hitler connaissait sa conduite depuis quinze ans déjà et que Himmler fut un de ses collaborateurs les plus intimes avant l'expatriation de Röhm en Bolivie à la suite du putsch manqué de 1923. Himmler dit à mon frère qu'il avait insisté auprès de Hitler pour rappeler Röhm de Bolivie et lui confier à nouveau le commandement des SA, Himmler rédigea des lettres en présence de mon frère demandant à Röhm de rassembler des fonds auprès de riches Sud-Américains d'origine allemande, pour subvenir aux besoins des organisations SA et SS².

« Pour faire marcher les généraux, déjà très favorables au nazisme, Himmler leur soumit une liste soi-disant établie par Röhm et mon frère, prévoyant leur mise à la retraite, leur éloignement de l'armée, et même leur arrestation pour actes de corruption lors des livraisons de matériel à l'armée. Une autre liste démontrait que les SA s'étaient déjà partagés les titres de généraux et que, dévorés d'ambition, ils voulaient

1. Jung et Klausener furent assassinés le 30 juin. Leurs familles reçurent quelques jours plus tard les urnes contenant leurs cendres. La Gestapo interdit aux parents d'inscrire une croix sur les faire-part de décès et de donner les causes de la mort.

2. Les documents trouvés après la guerre confirmèrent les dires d'Otto von Heydebreck, Himmler était partisan du retour de Röhm et sollicitait de lui une aide financière. Donc il connaissait très bien sa vie privée.

diriger une nouvelle armée. Enfin, l'accusation portée contre mon frère fut d'avoir noué avec d'autres SA des liens secrets avec le parti communiste.

« Très intime avec mon frère, je peux vous garantir que son idéal se limitait à l'établissement en Allemagne d'un nouvel ordre social et surtout qu'il se montrait opposé à la persécution juive que préparaient Heydrich et Himmler. Mon frère m'a certifié aussi que Gregor Strasser, dont Himmler avait été durant un temps le collaborateur, estimait les deux policiers Heydrich et Himmler, parfaitement capables de monter des provocations, mais ne s'attendait pas à les voir pousser les choses jusqu'aux massacres.

« Je vais m'efforcer de vous montrer les méthodes d'Himmler et de ses hommes. Pour compromettre mon frère et prouver qu'il montait un putsch, de concert avec les communistes, Himmler et Heydrich, qui détenaient dans leurs geôles le leader du P.C. Ernst Thaelmann, ont fait proposer à mon frère, par l'intermédiaire d'un soi-disant mécontent, d'avoir avec Thaelmann dans sa prison, un entretien secret. Mon frère n'a pas marché. Ils ont réédité la manœuvre avec un SA, un homme de Röhm, auquel ils ont donné la possibilité de s'entretenir avec Ernst Torgler, chef de la fraction communiste, dans la prison où il était incarcéré sous l'inculpation d'avoir préparé l'incendie du *Reichstag*.

« Je suis sûr, et mon frère me l'a dit, que le dîner auquel fut convié André François-Poncet, ambassadeur de France, et où se trouvait Röhm, ne fut qu'une provocation destinée à prouver que la France apportait son soutien aux putschistes SA »¹.

Le président Hindenburg, selon Heydebreck, trouva là un motif suffisant pour donner carte blanche aux SS afin de réprimer ces menées. Himmler ne fit rien contre von Papen, qui, pourtant avait jusque-là marché avec Jung. On considéra que le vice-chancelier s'était laissé abuser par son entourage. Von Papen s'estima satisfait de sortir indemne de ce guépier. La magnanimité de Himmler avait peut-être la prudence pour mobile. Châtier von Papen eût été délicat. D'abord parce qu'il

1. *Sturm Abteilungen* (troupes d'assaut).

était vice-chancelier – et de plus, fort bien avec Hindenburg qui approuvait toutes ses activités antérieures et notamment son discours de Marburg, où il avait osé critiquer la politique de son propre cabinet, à la tête duquel se trouvait Hitler!

Si Hitler a abandonné l'idée de faire condamner pour haute trahison Röhm et ses amis, ce n'est pas le fiasco du procès de Leipzig¹ qui l'a décidé, mais la S.D. passée directement sous les ordres du Führer, juste à temps pour que se déclenche l'affaire Röhm, Himmler, dès lors, à la haute main sur tous les services secrets. Pas de danger qu'un service quelconque de l'État se risquât à se mêler de l'affaire.

Himmler l'avait astucieusement combinée. Non seulement il avait rendu Röhm et son groupe coupables de tentative de complot contre le pouvoir légal, mais de tentative aggravée par le fait d'un « appui de l'étranger ».

Pour se justifier d'avoir écrasé dans le sang une « indigne trahison », Hitler ne réclame pas la condamnation par un tribunal, mais l'approbation du *Reichstag*. Or le *Reichstag* lui a remis tous les pouvoirs, son approbation est donc superflue. Mais Hitler va se servir de ce Parlement, vidé de sa substance, comme d'une tribune qui lui permettra de faire valoir vis-à-vis de son peuple et des nations étrangères la force de ses thèses. Elle se manifestera encore davantage par l'approbation que leur donneront les représentants du peuple.

De larges perspectives s'ouvrent à Heydrich et à Himmler, puisqu'il n'existe plus ni tribunal ni commission parlementaire pour exercer un contrôle sur leurs machinations. Il suffira dès lors que Himmler et son âme damnée, Heydrich, conviennent de la forme à donner à la provocation, et que le *Führer* et le Parlement s'indignent, pour justifier n'importe quel acte estimé nécessaire pour parer à l'encerclement de l'Allemagne – réarmement et même déclenchement de la guerre qui permettront la soumission et l'occupation des autres pays.

C'est là le point de départ d'un développement de la Police, qui, de jour en jour, grandira en puissance.

1. Procès monstre organisé contre les « incendiaires du *Reichstag* » en 1933.

Les grandes provocations de Himmler

Pour prouver la correction avec laquelle a été menée son action, Hitler, dans son discours du 13 juillet 1934, devant le *Reichstag*, souligna qu'il avait fait fusiller trois SS qui s'étaient montrés brutaux avec les prisonniers. Hitler et Himmler ont profité de la purge infligée aux SA pour faire disparaître de leur entourage les témoins gênants. Si Hindenburg n'a pas donné son approbation au châtiment infligé à Schleicher, Himmler s'est couvert par l'exécution de trois hommes de main, trop instruits des dessous de cette affaire et des précédentes.

Himmler, en dressant la liste des gens à abattre le 30 juin, voulait surtout éliminer des SA qui considéraient Röhm comme leur chef. Investis de l'autorité militaire du Parti, ils entendaient avoir le pas sur le mouvement politique, prétention nuisible à l'autorité de Hitler.

À la tête de cette tendance se trouvait l'ancien capitaine Peter von Heydebreck, *Gruppenführer* pour la Poméranie. Son autorité chez les « militaires » (la milice des troupes de choc) était très grande¹. Hitler, convaincu de ses dons et de ses mérites de soldat, ne se montrait pas disposé à accepter des rivaux dans ce domaine, puisque son ambition secrète fut toujours de devenir le guide militaire de la guerre de revanche. D'où, sa haine pour les généraux SA et les attaques qu'il lança contre eux dans son discours au *Reichstag*, du 13 juillet 1934. En revanche, Hitler avait donné un magnifique satisfecit à la *Reichswehr* et au général Blomberg, ministre de la Défense, pour leur conduite lors de l'écrasement du putsch *Röhm*.

Hans Hayn, *Gruppenführer* pour la Saxe, partisan lui aussi de la discipline militaire vis-à-vis de Röhm, fut assassiné le même jour qu'Heydebreck. Alan Bullock, sans donner sa source, écrit dans son livre sur Hitler que les deux hommes furent mêlés avec Röhm à l'incendie du *Reichstag*².

Les provocations de la Gestapo ont tendu à amener des contacts entre Röhm, chef des SA, et les communistes. Il y a de bonnes raisons de pen-

1. Kurt Lüdecke considère Peter von Heydebreck comme un « vrai *condottiere* » qui ne peut pas vivre sans l'action militaire (*I Knew Hitler*, London, 1939, p. 228).

2. Alan Bullock, *Hitler*, Frankfurt, 1964, p. 309.

ser que les trois SS, selon Hitler « abattus pour s'être comportés brutalement avec des prisonniers sous protection » lors des événements du 30 juin, étaient les incendiaires du *Reichstag* et sans doute aussi les assassins des personnalités dont on avait décidé la suppression. Mais, pour des motifs de prestige, on se refusait à prendre la responsabilité de ces meurtres. Comment pourrait-on croire que Himmler et ses SS eussent osé abattre sans le consentement de Hitler des hommes tels que le jésuite Bernard Stempfle, rédacteur de la première version de *Mein Kampf*¹ et l'avocat Walter Luetgebrunn qui s'occupait des affaires de Hitler depuis 1923. Leur assassinat, la manière dont leurs cas ont été présentés et la disparition des trois SS dont les noms ne furent jamais révélés, établissent le genre des rapports existant entre Hitler et Himmler.

Hitler, dans son discours du 13 juillet 1934, rendant compte du « 30 juin », s'écria : « Toujours lorsque quelqu'un discutera sans ma permission avec l'étranger, j'ordonnerai de le fusiller. Qu'il parle du beau temps ou de l'ancienne monnaie. De ce qui n'est pas dangereux, ou de ce qui l'est. Moi seul décide ». Pour Himmler, cette formule aura pendant la guerre force de loi. Désormais pour le *Reichsführer*, la loi, c'est le glaive ! ou plus précisément « un long couteau », celui avec lequel on égorge les porcs².

Cette expérience totalitaire – décider de l'assassinat des hommes, du sort de la paix ou de la conduite de la guerre – Himmler aura la volonté de la poursuivre avec une rigueur d'autant plus grande qu'augmentera son emprise sur le *Reich*.

Avant l'arrestation du docteur Jung à Berlin, Paul Marion, membre influent du Comité de rapprochement franco-allemand, avait pris contact avec l'Ambassadeur de France à Berlin André-François Poncet pour le mettre en rapport avec l'opposition.

1. Heinrich Hoffmann, le photographe de Hitler, prétend que le dictateur fut pris de colère lorsqu'il apprit l'assassinat du père jésuite Stempfle (*Münchener Illustrierte*, n° 50, 1954). Hitler aurait dit : « Ces cochons, ils m'ont assassiné mon bon père Stempfle ! » Max Domarus, l'excellent commentateur des discours de Hitler, croit que les trois SS ont été exécutés précisément pour ces raisons (Hitler, *Reden und Proklamationen*, Würzburg, 1962, p. 409).

2. L'opération effectuée par Himmler contre Röhm et ses amis a pris dans les dossiers de la police secrète le nom de code : « Action des longs couteaux ».

« Avec l'arrestation précipitée d'Edgar Jung, le 25 juin, la Gestapo a voulu isoler l'homme qui aurait pu dévoiler la préparation de la provocation prévue pour le 30 juin 1934 », m'a dit Edmund Forschbach, ami intime de Jung, aujourd'hui directeur au Ministère de la santé à Bonn. Il affirme : « Il est plus sûr que Himmler a rapporté à Hitler les paroles tant de fois répétées par Jung : "L'Allemagne ne peut pas accepter un dictateur qui a une tête de bandit". » Certains diplomates soupçonnaient d'indiscrétion Franz Mariaux, correspondant de l'Agence de presse Ullstein à Paris, qui avait amené à l'étranger le discours de von Papen. La Gestapo n'a pas eu besoin de cet homme. Pour prouver l'opposition manifeste de Jung, il suffisait à l'époque d'arrêter le soi-disant coupable pour proclamer que le complot avait pris corps. On s'est bien gardé de poursuivre Marion, on préférait se servir de lui, le cas échéant, de manière officielle, si l'on peut dire. En prévoyant son ascension, en misant sur elle on avait bien joué puisque, dans le gouvernement de Vichy, Paul Marion devait devenir ministre de l'Information et de l'Éducation nationale, puis secrétaire d'État à la présidence de la République, une fonction qui faisait de lui un des détenteurs de tous les secrets de l'État français.

Certaines des victimes du 30 juin furent sauvagement assassinées. Mais, pour les SS, ce bain de sang signifiait un acte courageux et, en même temps, l'accomplissement d'un rite de fidélité envers le Führer.

Quel a été le total des victimes du 30 juin ? François-Poncet donne 1 200 fusillés comme chiffre « vraisemblable »¹.

Dans son discours au *Reichstag*, Hitler avait reconnu la liquidation de soixante-quatorze personnes au total².

Je ne voudrais pas présenter plus avant Himmler sans montrer ce que fut la technique du 30 juin. C'est elle qui nous donne la clé et de l'incendie du *Reichstag* et de la Nuit de Cristal (début des persécutions en Europe).

1. André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin*, p. 86.

2. Discours du 13 juillet 1934. Le « livre blanc » paru sur le « 30 juin » en France donne les noms de 116 fusillés et affirme que l'ensemble de l'opération a fait 401 morts. Max Domarus, pense que ce chiffre n'est pas exact, puisque la liste et le nombre des victimes se basent sur le lexique paru dans le *Reich* après 1934 où ne figuraient plus certaines personnalités, mais qui vivaient encore (Domarus, ouvrage cité, p. 409).

« Si Hitler pensait attaquer seulement la France, l'attentat à Munich n'aurait pas eu lieu. Mais comme il fallait priver de leur suzeraineté quatre États : la Hollande, la Belgique, le Danemark, la Norvège, un incident était nécessaire et pour le peuple allemand et pour l'opinion mondiale afin de démontrer que les pays neutres n'étaient que des guêpiers pleins d'agents britanniques », m'avait dit Heydebreck. Selon lui, sans l'attentat de Grynspan, pas de Nuit de Cristal ; sans l'attentat de Munich, pas de fanatisme pour la guerre d'expansion.

Voilà comment l'ancien ambassadeur de France à Berlin, André François-Poncet, dans un entretien à Paris, en 1964, m'expliqua la technique himmlérienne, lors des événements du 30 juin :

« Deux ou trois semaines avant le 30 juin 1934, m'a-t-il dit, Paul Marion qui faisait partie du Comité pour le rapprochement franco-allemand est venu me voir, pour m'informer, en confidence, qu'une grande conspiration se formait en Allemagne, contre Hitler, animée par Edgar Jung, un des proches collaborateurs de von Papen. Marion ne fut pas inquiet. On le vit plus tard jouer un rôle important auprès d'Abetz, de Laval et de Brinon ; il fut même chargé de l'Information par Vichy, durant l'occupation. Il n'est pas douteux que Jung, pas plus que Bose et Klausener, autres collaborateurs de von Papen, n'était pas lié à Roehm et à ses projets. Ils étaient les leaders d'un autre groupe d'opposition qui s'étendait sur l'ensemble du *Reich* et qui rassemblait des catholiques, des aristocrates, et des intellectuels, inquiets du tournant pris par la politique.

« Himmler connaissait par ses agents, qui s'étaient infiltrés dans le groupe, les projets de Jung. En outre, Jung, pour un conspirateur, manquait de méfiance ; il ne pensait pas à l'écoute téléphonique, il a trop parlé. Aussi quand Hitler eût décidé la liquidation préventive du groupe Roehm, informé par Himmler de la conjuration Jung, il estima que l'occasion s'offrait de faire d'une pierre deux coups et ordonna l'anéantissement simultané des partisans de Roehm et de ceux de Jung : Himmler se borna à renvoyer aux familles les urnes contenant les cendres des suspects ou compromis qui n'étaient pas ressortis vivants des griffes de sa Gestapo. Si von Papen n'a pas subi le même sort, c'est que l'on n'ignorait pas que Jung avait rédigé le discours de Marburg, que son chef von Papen bénéficiait per-

sonnellement de la sympathie du Feldmarschall Hindenburg qui même avait vraisemblablement approuvé la protestation publique de von Papen. Il était de l'intérêt de Goering qui, avec Himmler, menait la répression, de protéger von Papen et de le tenir en réserve pour ses desseins futurs. De plus, on a mêlé le général Schleicher à l'affaire Röhm en allant jusqu'à accuser l'ex-bras droit de Schleicher, le général von Bredow, de contacts avec l'étranger et Hitler, dans le discours qu'il a prononcé après le 30 juin, laissa entendre qu'au cours d'un dîner secrètement organisé, les conjurés avaient confié leurs desseins criminels à un haut personnage étranger.

« Les commentateurs insinuèrent que la France était particulièrement bien renseignée sur le complot, ce qui expliquait l'attitude inamicale de Louis Barthou, ministre français des Affaires étrangères. « Tout cela n'est que mensonges », m'a encore affirmé avec force André François-Poncet. « Je connaissais personnellement Schleicher. Il ne cachait pas ses opinions politiques. S'il avait songé à un complot, il l'eût sûrement laissé entendre, or, c'est avec mépris qu'il prononçait le nom de Röhm. Si je suis allé à ce dîner auquel Himmler a fait allusion, c'est que von Bassewitz, le chef du protocole, qui déjà, à plusieurs reprises m'avait demandé de rencontrer Röhm, m'a vivement conseillé de me rendre à l'invitation qui m'avait été adressée par un financier, Regendanz. Par Marion, j'étais au courant des projets de Jung, je n'ignorais pas ceux de Röhm, mais je n'estimais pas à leur mesure la portée des conflits qui opposaient les SA et les SS et les grands chefs nazis qui les dirigeaient. À vrai dire, je ne voyais dans cette villa de Dahlem rien de mystérieux. Les services de Himmler n'ont pas eu le moindre effort à accomplir pour constater, en regardant les voitures qui stationnaient devant la maison, au vu de tous les passants, le caractère anodin de la soirée. Les conversations furent mondaines, sans plus...

« Quant à moi, après une période pendant laquelle je fus tenu à l'écart, non seulement je suis demeuré en fonctions, aucune preuve n'ayant été relevée contre moi d'une participation quelconque à cette affaire, mais la Wilhelmstrasse, par son ambassadeur à Paris, Koestler, informa le gouvernement français qu'elle n'avait aucun grief contre moi et souhaitait me voir demeurer à Berlin. Bien plus, pour souligner la

sincérité de la démarche, Hitler, lors d'une présentation de la *Walkyrie*, à l'opéra de Berlin, m'invita dans sa loge et, debout, tourné vers le public, ostensiblement, me parla¹. »

L'entretien que j'ai eu avec André François-Poncet fut pour moi d'autant plus important que l'ancien ambassadeur m'a cité pour la première fois deux noms que l'on ne relève pas dans le texte de ses souvenirs, celui de Paul Marion, plus tard haut fonctionnaire du gouvernement de Vichy, et celui de Regendanz, qui aurait bien pu être victime d'un piège de la Gestapo, vu son goût pour la vie mondaine.

Lorsque l'on apprend par des témoins mêlés aux événements, la manière dont Himmler montait des actions, on ne peut toujours qu'arriver à la même conclusion. L'incendie du *Reichstag* avait été l'œuvre de van der Lubbe, ce pauvre dément hollandais qu'on a voulu montrer poussé par Georges Dimitrov, ami de Staline et dirigeant du Komintern; accusé au procès de Leipzig (1933), il fut relâché par la suite sous la pression de l'opinion mondiale.

En 1934, le nouveau Dimitrov était François-Poncet. En 1938, lors de l'assassinat de Ernst von Rath, à Paris, ce furent les Rothschild; et en 1939 pour l'attentat de Munich, lord Van-sittart. La Gestapo a toujours sous la main un van der Lubbe, un Grynspan, un Elser, considérés par elle comme des vagabonds qu'on peut facilement faire disparaître.

Le *Reichsführer*, cet homme énigmatique

Indépendamment de mon travail de correspondant particulier, je poursuivais mes études à l'Université de Berlin. Je tenais à mieux comprendre les théories, les méthodes et les buts du national-socialisme, à connaître ses dirigeants.

Qui est, par exemple, cet Himmler, *Reichsführer* des SS?

1. André François-Poncet, membre de l'Académie française, président de la Croix-Rouge française, ancien ambassadeur de France à Berlin (de septembre 1931 à octobre 1938), m'a confirmé l'authenticité de ses déclarations par une lettre du 6 juin 1964.

Les grandes provocations de Himmler

Heinrich Himmler, né le 7 octobre 1900 à Munich est le fils aîné de Gebhard Himmler, instituteur à la cour royale de Bavière. En 1913, la famille quitte Munich pour s'installer à Landshut, capitale de la Basse-Bavière, où Gebhard Himmler reçoit un poste de professeur dans une école publique. Le jeune Heinrich, profondément endoctriné par son père, grand nationaliste, faisait à l'âge de 15 ans des exercices d'entraînement avec les soldats du *Landsturm* (l'armée de réserve). À 17 ans, il s'engage comme volontaire et veut devenir officier. Il sert dans le 11^e régiment d'infanterie bavarois à Ratisbonne, entre à l'École d'officiers cadets de Freising puis à celle d'artillerie de Bayreuth. Après l'armistice de 1918, il quitte l'armée, mais poursuit ses efforts pour devenir officier de la *Reichswehr*. Il devient alors à Landshut l'un des animateurs du cercle des Francs-Tireurs, une formation para-militaire qui combat les mouvements et partis républicains.

En octobre 1919, il s'inscrit à l'École technique supérieure de Munich et décide de se consacrer à des études d'agriculture. Comme la majorité des jeunes nationalistes, il croit en une renaissance de la Grande Allemagne qui surgira des campagnes. La noblesse autrefois favorisée par la monarchie, offre refuge et subsides aux Francs-Tireurs. Ceci explique en partie l'attrait qu'exercent les jeunes filles issues de familles nobles sur le jeune Heinrich, ainsi que l'hostilité envers les Juifs dont il fait preuve dans le cercle des étudiants. On accuse les Juifs d'être responsables de la défaite dans la Première Guerre mondiale. Les sentiments antisémites de Himmler sont particulièrement apparents dans la lutte qu'il mène contre le docteur Abraham Ofner, président de l'association culturelle Apollo.

Le jeune étudiant dévore toute la littérature « ultra » tendant à prouver que l'Allemagne n'était pas battue mais trahie. Il s'exerce aux jeux de l'épée et, en janvier 1922, il participe à la manifestation organisée pour commémorer la fondation de l'empire allemand. Peu de temps après, Himmler adhère à un club de tir : *Reichskriegsflagge* (l'étendard de guerre du *Reich*), dont il deviendra même porte-drapeau. En août 1922, Himmler termine ses études en obtenant son diplôme, qui lui permet d'accéder à la « classe académique », classe très estimée dans

la société allemande. À Schleissheim, à 25 kilomètres au nord de Munich, il obtient alors un poste dans une usine d'engrais chimiques. En novembre 1923, il participe au « putsch » organisé à Munich par Hitler, mais ce n'est qu'en août 1925 qu'il sera admis au Parti national-socialiste dont les animateurs sont Gregor et Otto Strasser, propriétaires d'une droguerie à Landshut. Goering et Roehm s'étant enfuis à l'étranger, la place est libre, Himmler en profite. Il s'est déjà distingué comme conspirateur en achetant et cachant des armes destinées aux unités SS. C'est dans ces unités qui protègent les orateurs nazis, et surtout Hitler, que Himmler fera une carrière extraordinaire.

En 1927, il fait la connaissance d'une assistante médicale et puéricultrice, Margaret Concerzova, d'origine polonaise et de sept ans plus âgée que lui. Il l'épouse en juillet 1928 et le couple s'installe dans une ferme à Waldtrudering, où sa femme – appelée Marga – sous son impulsion (il est ingénieur agronome) élève une centaine de poules. En 1929, Marga lui donne une fille, Gudrun. En même temps, Himmler se montre très actif au sein de l'organisation des SS. Le 6 janvier 1929, il est nommé par Hitler *Reichsführer*-SS (chef des formations SS pour le *Reich*), à la place de Erhard Heiden dont il fut l'adjoint.

Le centre des formations SS se trouve alors à Munich. En 1931, Himmler prend pour collaborateur principal un officier renvoyé de la marine, Reinhard Heydrich qui lui fut présenté par Freiherr von Eberstein, appartenant lui aussi, à l'organisation SS. Le jeune homme impressionne Himmler par ses connaissances techniques de radiophonie et par son antisémitisme. De plus, c'est un parent de von Eberstein. Himmler le charge de mettre sur pied le service de sécurité : le *Sicherheitsdienst*. En 1932, Himmler crée une première école SS ; la *Junkerschule* à Bad Toelz en Bavière. Bientôt, son organisation compte 30 000 SS et reçoit le soutien financier des industriels. C'est après cette promotion que l'on voit le modeste fonctionnaire du parti vendre l'insignifiante ferme de Waldtrudering et acheter à 40 kilomètres de Munich une grande villa de type bavarois située à Gmund sur le Tegernsee où résidèrent sa femme Marga, sa fille Gudrun et son fils adoptif Gerhard, orphelin d'un SS tué lors d'une bagarre.

Après la prise du pouvoir par Hitler, Himmler est promu président de la police bavaroise puis, chef de la police allemande. Avant l'attaque de la Pologne, Himmler dispose des unités spéciales : *Verfügungstruppen* (troupes disponibles) qui constituent le noyau des futurs *Waffen-SS*. Chef de la police et des corps armés SS, Himmler, dignitaire indépendant du ministère de l'Intérieur et de l'Armée, est soumis directement à l'autorité du Führer. Cette position particulière, ainsi que la guerre d'expansion que mènera Hitler feront germer en Himmler l'idée d'un nouvel empire qui régnera sur l'Europe tout entière : l'empire des SS qu'il créera et dont il deviendra le chef. La personne et les agissements de Himmler ont marqué plus que toute autre organisation du III^e Reich, la conduite de la Seconde Guerre mondiale et la défaite militaire de 1945.

Aux braves généraux, un coup de pied quelque part

En janvier 1937, le III^e Reich n'avait que 4 ans. Hitler tenait à remercier les chefs de l'armée qui avaient soutenu sa politique de réarmement et converti la *Wehrmacht* en un instrument docile. Par un *Führererlass* (décret du Führer), le ministre de la Défense, le général-feldmarschall Werner von Blomberg, le chef de l'armée, Freiherr Werner von Fritsch, le grand-amiral Erich Raeder et le général d'aviation Erhard Milch, recevaient l'insigne en or du Parti, décoration exceptionnelle qui mettait à égalité, au point de vue du mérite, les militaires et les vétérans du mouvement. Blomberg se dépêcha de publier un ordre du jour à l'ensemble des troupes, en soulignant que cette importante promotion devait être considérée comme un remerciement du Führer à tous, puisque « cet hommage dépasse le décoré et est dû à toute l'armée ! *Heil Hitler!* »

Un an plus tard, dix jours après que Hitler et Goering, pour témoigner leur amitié au vieux Feldmarschall von Blomberg (68 ans) eurent assisté, comme témoins, à son mariage (le 12 janvier 1938) avec sa jeune secrétaire Erna Gruhn (23 ans), leur fureur éclate en « apprenant » que la jeune épouse figure comme prostituée sur les fiches de police de différentes villes. Ce scandale est dû à un hasard, un curieux hasard, en

vérité: après le mariage, le président de la police berlinoise, comte Wolf Helldorf, fait parvenir le dossier de la jeune femme au général Keitel, lié au maréchal Blomberg. Simultanément un mystérieux coup de téléphone a informé le bureau de Fritsch: « Votre ministre a épousé une putain. »

Comment un chef de la police aurait-il osé communiquer un document de cet ordre à Keitel sans demander la permission de Himmler, et déclencher une campagne, après un mariage que le *Führer* a daigné honorer de sa présence? Son devoir eût été de l'avertir avant qu'il ne se rende à la cérémonie.

De plus, auprès du *Führer* se tenait, à la fois secrétaire et gorille, le SS Julius Schaub, s'occupant des questions confidentielles. Il eût sûrement avisé le *Führer* avant la cérémonie, dès l'annonce publiée dans les journaux. Le mariage de Blomberg n'était un secret pour personne.

Le général Keitel, par sa fille, mariée au fils de Blomberg, était évidemment au courant. Ni ses enfants, ni le général ne pouvaient être ravis d'une union si tardive.

Pour éliminer Fritsch, Heydrich procéda plus simplement. Il sortit d'une de ses prisons un certain Hans Schmitt, qui purgeait sa peine. Il se servit de lui comme témoin « de menées homosexuelles » du général Fritsch. Le chef de l'armée fut mis « hors cadre pour maladie ».

Des historiens affirment que Goering a poussé Hitler dans cette aventure pour compromettre le Feldmarschall Blomberg et devenir lui-même *Reichsmarschall*¹.

Je pense comme Max Domarus, expert allemand sur l'hitlérisme, que ni Goering, ni Himmler ne se seraient risqués à une intrigue pareille sans le consentement du *Führer*, il ne l'eût pas permis².

L'affaire Blomberg-Fritsch avait une importance personnelle pour le *Führer* et pour son prestige auprès du peuple allemand. Himmler connaissait cet élément. Il en a sûrement discuté avec le *Führer* puisqu'il lui fallait apporter des documents et des témoignages compromettants. Parler d'une lutte de l'armée contre Hitler, ou de la Gestapo

1. Alan Bullock, ouvrage cité, pp. 447 et suiv.

2. Max Domarus, *Hitler I Würzburg*, 1962, p. 777.

contre l'armée, comme le prétendent certains, apparaît superflu. L'explication est simple.

En 1938, Hitler n'a plus besoin des anciens chefs militaires qui considèrent trop l'armée comme leur chose. Le budget, l'armement, les jeunes cadres d'officiers, c'est Hitler et son mouvement qui les leur ont donnés. La renaissance national-socialiste, Hitler ne l'a pas fondée pour réhabiliter le Kaiser et redorer le blason terni des vieux généraux, mais pour montrer au peuple ce dont il est capable en tant qu'homme d'État et en tant que Feldherr (seigneur de guerre). Surtout, le moment est venu de fournir la confirmation de ce qu'il a avancé dans *Mein Kampf*, comme politicien et soldat.

Hitler préparait l'annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie. Pour ces deux opérations, le soutien militaire était indispensable, celui de la masse organique de l'armée, pas celui des chefs qu'il lui a donnés pour le temps où leur présence serait nécessaire. Il a nommé Blomberg maréchal en 1936 et fait de Fritsch le chef de l'armée en 1934. « Le noir a fait son devoir, il peut s'en aller », dit le proverbe allemand. Mais le départ des deux chefs ne suffit pas. Il pourrait être interprété comme une opposition. Il faut les montrer incapables, sans honneur, manquant à la dignité de leur haute situation qu'ils doivent au Führer, d'autant plus dangereux pour le nouvel ordre qu'ils réussissent à tromper le chef de l'État sur leur vie privée.

En même temps, Heydrich rendait à Blomberg la monnaie de sa pièce. Avant la prise du pouvoir en 1931, Blomberg et ses services avaient chassé de la marine Heydrich, jeune officier, pour avoir compromis l'honneur du corps, en se refusant à épouser une jeune fille de Kiel qu'il avait séduite.

Si le délit de Blomberg, maréchal séparé de sa femme pour épouser une prostituée, paraissait plus qu'éclatant, le cas de Fritsch se présenta soudain plus compliqué que Himmler ne le croyait en montant la provocation. Lorsque le *Reichsführer* amena un certain Schmitt, criminel retiré d'une prison, à la chancellerie pour le confronter face au Führer avec le commandant de l'armée, le général, visiblement ému, démentit avoir eu quelque relation que ce fût avec l'individu placé en

face de lui. « Mon Führer, croyez-vous plus volontiers un criminel qu'un général qui a tout fait pour et vous a juré fidélité jusqu'à la mort ? »

Hitler, en tant qu'arbitre, ne pouvait pas insulter celui qu'il avait lui-même placé à un poste si important. Tranquillement, il demanda à Himmler de plus amples renseignements. Le maréchal du *Reich* avait choisi le 11 mars pour discuter de cette affaire : l'armée du *Reich*, sous le commandement personnel du *Führer*, passait ce même jour les frontières de l'Autriche. Himmler, entouré de sa suite, se rendit à Vienne. Son autorité avait grandi puisqu'il procédait déjà à l'arrestation des séparatistes, des communistes et des Juifs à Vienne. Il se dirigea ensuite vers Linz, ville de jeunesse du *Führer*. Il organisa la protection du cortège jusqu'à l'entrée à Vienne le 14 mars.

L'enquête sur Fritsch fut reportée jusqu'après l'*Anschluss* et le général avait vraiment l'air d'un pauvre pantin : en un moment historique pour le *Reich*, il se débattait pour prouver qu'il était un vrai mâle, bien qu'on l'accusât de « n'être pas un homme fait pour les femmes »... C'est le général Walter von Reichenau, ami de Himmler et l'un des organisateurs de la tuerie du 30 juin 1934, qui entra à Vienne avec Hitler.

L'élimination de ces deux chefs permit à Hitler de supprimer le ministère de la Défense et de se proclamer par la suite chef suprême de l'Armée, commandant de tous les fronts et de toutes les opérations militaires. C'est en cette qualité qu'il prit la parole le 8 novembre 1939, c'est dans cet esprit qu'il voulait montrer comment la providence protégeait l'homme le plus « prodigieux » de l'histoire allemande.

Les SS, « bouchers du Paradis »

Himmler, au courant de la stratégie et des ambitions personnelles du *Führer*, savait mieux que quiconque à quoi s'en tenir. Il décida de fournir à Hitler les « divisions de la mort », une élite de soldats, capable de rejeter dans l'ombre les unités spéciales de la *Wehrmacht* et d'accomplir n'importe quel ordre venant du *Führer*.

La troupe de choc de Himmler ayant fait ses preuves à Venlo, Heydrich au nom du *Reichsführer*, proposa de fournir d'autres unités en vue des opérations spéciales envisagées dans le secteur Ouest de l'expansion militaire. Dès l'hiver 1939-1940, les officiers SS, notamment Theodor Eicke, inspecteur des camps de concentration et Paul Hauser, officier retiré de l'année, reçurent l'ordre de préparer des unités de combat pour la future offensive à l'Ouest.

Himmler institua une école de cadets, la *Junkerschule* à Brunswick, ville du duc de Saxe et de Bavière, Henri le Lion, conquérant de l'Est (XII^e siècle). Il confia la sélection des « écoliers » à Gottlob Berger et leur entraînement à Paul Hauser. Les premières unités militaires entrèrent en formation divisionnaire lors de la ruée sur la Hollande, la Belgique et la France, sous le nom de *Waffen-SS* (les unités SS). Deux divisions de cette nouvelle armée se distinguèrent par leur bravoure militaire, la *Totenkopf* (tête de mort) conduite par Theodor Eicke et la « Leibstandarte » (garde du corps du *Führer*) sous les ordres de Sepp Dietrich. Les unités du général Eicker, composées en bonne partie de gardiens de camps de concentration, partaient au front avec l'intention de semer la mort sur leur passage. Les recrues appliquaient l'enseignement reçu dans les camps. Pour justifier la nouvelle technique SS, les officiers n'hésitaient pas à lancer leurs « Têtes de mort » contre les nids de mitrailleuses ou à les faire parachuter derrière les lignes pour s'emparer des positions, sans faire de prisonniers.

Les pratiques SS furent révélées par les enquêtes d'après-guerre sur la conduite de l'*Obersturmführer* Fritz Knöchlein qui, avec une compagnie du *Totenkopfbataillon*, massacra sur le front ouest une centaine de soldats britanniques du II^e *Royal Norfolk*. Les Anglais, encerclés, avaient hissé le drapeau blanc, et lorsque, mains en l'air, ils se constituèrent prisonniers, ils furent fauchés par les mitrailleuses de Knöchlein. Ceux qui échappèrent aux rafales mortelles, reçurent « le coup de grâce ». Cet événement eut lieu dans une ferme appelée « Le Paradis » et entra dans l'histoire comme exemple typique des méthodes d'éducation de l'école de Brunswick. Il est vrai que certains généraux de la *Wehrmacht* avaient protesté contre « les bouchers du Paradis », mais Knöchlein

ne fut jamais condamné. Au contraire, il devint *Obersturmbannführer* en 1944 et commanda en pays Balte un bataillon de mercenaires scandinaves.

Pendant leur progression en Belgique, Hollande et France, les troupes spéciales de Himmler s'emparèrent de documents et de personnes, figurant, sur des listes établies au préalable.

Hitler, depuis son Q.G. de Brûly-la-Pêche en Belgique, donnait ses ordres souverains à toutes les troupes en marche vers l'Atlantique, y compris celles des SS (87 divisions de la *Wehrmacht* et deux divisions SS). Himmler, lui, supervisait les opérations de nettoyage et s'occupait de l'installation d'une nouvelle administration en Hollande, Belgique et au Luxembourg. Sa mission personnelle consista surtout, au début, à empêcher la fuite de la reine de Hollande et de la grande duchesse du Luxembourg, à protéger les installations portuaires contre d'éventuels sabotages et à pousser les SS à collaborer avec la marine et l'aviation, pour que les navires hollandais et belges ne puissent pas prendre la mer.

Les unités de Himmler se distinguèrent lors de l'action sur Rotterdam et La Haye, et les soldats d'Eicke prirent position sur la Manche, notamment à Boulogne-sur-Mer, port choisi déjà par Napoléon lorsqu'il pensait envahir l'Angleterre. Comme Hitler poursuivait des buts bien déterminés en ce qui concerne la France, il ne tenait pas à ce que Himmler paraisse à la grande parade de l'entrée des troupes à Paris, ce qui aurait dévoilé ses visées annexionnistes sur le territoire français. Mais le *Reichsführer* délégua à Paris son juriste préféré Werner Best qui, on le verra plus loin, avait une conception particulièrement hardie du morcellement de la France. L'absence du *Reichsführer* à Paris fit penser à certains historiens que Himmler était malade puisque sa présence aurait été tout à fait logique comme elle le fut lors de l'entrée à Vienne et à Varsovie¹. Mais il s'agit là d'une fausse hypothèse. Himmler, en tant que chef du front intérieur et « commissaire du renforcement racial du peuple allemand » assumait des responsabilités bien

1. Gérald Reitlinger, *The SS*, London, 1956.

déterminées : implanter une administration pro-nazie en Hollande et en Belgique et surtout « passer au peigne fin » les colonnes de fuyards. Les SS voulaient s'emparer de la trésorerie et de l'or des pays occupés. Himmler n'était pas malade puisqu'il s'entretint avec Adrian Anton Mussert, chef du mouvement national-socialiste hollandais et Léon Degrelle, chef des fascistes wallons, ainsi qu'avec Seyss-Inquart à qui Hitler confia le commissariat des Pays-Bas.

Avant l'offensive à l'Ouest, Himmler marqua encore un point en faveur de ses services secrets : Heydrich, en collaboration avec Canaris, a fait croire, par des « fuites », aux attachés militaires accrédités à Berlin, que « le déploiement des forces allemandes au Danemark et en Norvège, (avril 1940) retardait toutes leurs opérations à l'ouest d'un an au moins »¹. Quelques jours avant la ruée vers l'Ouest (10 mai 1940) une partie de chasse fut organisée en Autriche à l'intention des « attachés bien renseignés ». Lors de l'attaque de la Norvège et du Danemark, un mois plus tôt, ces mêmes attachés avaient visité avec le général von Brauchitsch, commandant de l'armée, les positions de l'armée allemande sur le front de l'Ouest face à la ligne Maginot. Là déjà, il n'était venu à l'esprit de personne qu'il pouvait s'agir d'une manœuvre de diversion...

Pour garder le secret de l'invasion, avant l'attaque à l'Ouest, Himmler a limité à l'extrême le nombre de visas accordés pour se rendre en Belgique, en Hollande et au Luxembourg. Le jour même de l'attaque, le masseur de Himmler, Kersten, fut prié de rester dans sa propriété. En revanche, Masdyck, le correspondant du journal d'Amsterdam *De Telegraaf*, fut arrêté en compagnie d'un autre journaliste, Max Blokzijl, celui-ci pourtant très favorable au III^e Reich ; tous deux furent séquestrés dans une chambre du grand palace Kaiserhof situé en face de la chancellerie de Hitler et du ministère de la Propagande².

1. Selon les paroles de l'attaché militaire yougoslave, le colonel Vanhnie.

2. Après l'occupation de la Hollande, Max Blokzijl, vêtu d'un uniforme nazi, vint plusieurs fois à Berlin pour discuter de l'organisation de son pays avec Himmler et ses services.

Himmler et l'invasion de l'Angleterre

Après la défaite de la France, on se demandait à Berlin, si l'Angleterre devait être détruite par l'action militaire ou par la pression politique. Éblouis par le succès, les dirigeants nazis ne savaient pas garder de secret, aussi, les gens bien renseignés n'ignoraient-ils pas que la *Kriegsmarine*, l'E.M. général de l'Armée et les services de renseignement, notamment ceux de Himmler, se révélaient partisans d'une invasion immédiate en Angleterre. Ils considéraient que l'Angleterre n'était pas prête à se défendre et que cette entreprise serait très payante, puisque l'industrie britannique pourrait par la suite travailler pour la guerre contre l'URSS. Ils disaient : « Roosevelt sera privé d'un porte-avion futur à proximité du continent ».

Hitler, Hess, Ribbentrop, Goering, Keitel pensaient le contraire ; l'attaque de l'Angleterre donnera du temps aux Russes pour forger leurs tanks pendant que l'Allemagne dispersera ses forces et alarmera l'Amérique, un arsenal qui sommeille. Le professeur Jens Jessen, grand expert en économie de guerre, proche de Himmler par ses amitiés personnelles, m'a déclaré : « L'occupation de l'Angleterre nous oblige à transformer notre économie de guerre pour les besoins des opérations maritimes, ce qui nous conduira jusqu'en Islande et sur les côtes occidentales de l'Afrique. Je pense qu'il est plus rentable de s'assurer de la main d'œuvre et des matières premières à l'Est et d'édifier plus tard la Marine des Océans ».

Himmler, partisan d'une opération punitive contre l'Angleterre, engage tous ses services pour préparer la poursuite des « opérations de nettoyage sur les Îles britanniques », persuadé que le *Führer*, une fois le plan en mains, se décidera à l'aventure qui le fait hésiter. Cette opération est d'autant plus chère à Himmler que Londres symbolise pour lui le refuge des ennemis du *Reich*, le *burg* de la finance juive et que, selon lui, le peuple britannique doit, le plus vite possible, être inclus dans l'espace germanique, de même que la Norvège, le Danemark, le Luxembourg, la Hollande et les régions flamandes. On ne peut se lancer contre les Slaves en laissant dans son dos, des ennemis de sang ger-

manique. L'élément anglais, d'après lui, pourrait agir puissamment sur les protestants américains ; il fallait conquérir l'Angleterre et garantir à un nouveau gouvernement britannique l'intangibilité du Commonwealth, comme on a garanti déjà à Pétain l'Empire français.

Les conseillers qui entourent Himmler jusqu'à la fin de la guerre donnent la primauté, en été 1940, à l'assaut contre l'Angleterre et contre ses bastions : Gibraltar, Malte, Égypte, Palestine, Irak. Heydrich est en tête de ce groupe et dirige un grand nombre d'écrivains et d'agents spécialisés dans les questions juives et britanniques. Himmler se range à cette opinion, convaincu que l'issue de la guerre dépend de la maîtrise de l'Atlantique et de la Méditerranée. Dans ce but, il invite en Allemagne le chef de la police espagnole. Les vues du *Reichsführer* rejoignent celles de la *Kriegsmarine* tout entière et du général Franz Halder, chef de l'E.M. de l'armée. Les agents de Himmler, experts pour la Palestine, l'Afrique du Nord, les Îles britanniques, fournissent aux services opérationnels des renseignements utiles pour les débarquements sur les différentes côtes. Ces indications ne sont que des clés pour la compréhension des événements que nous développerons par la suite et elles nous permettront l'exploration en profondeur de l'empire de Himmler.

Notons ici que les agents principaux de la RSHA avaient déjà des postes diplomatiques en Irak, en Égypte, en Afrique du Nord, en Afrique du Sud et même à Madagascar où l'on pensait déporter et faire disparaître la population juive de l'Europe et de l'Afrique du Nord. Des études très poussées avaient permis de spécifier le nombre de navires nécessaires pour le transport du « peuple élu ». Himmler demanda de réserver le port polonais de Gdynia, rebaptisé *Gotenhafen*, comme fief où ses SS pourraient donner cours à leur vocation maritime. La préparation de la descente en Angleterre avait pris une forme bien plus concrète que le plan de Madagascar en coordination avec les E.M. de l'Armée et de la Marine.

Ainsi s'explique le fait que le général Halder, au cours de discussions avec le Führer, ait soutenu l'amiral Raeder qui prônait le débarquement en Angleterre. En même temps, les services de Himmler menaient la

propagande et préparaient la subversion et même le parachutage des *Waffen-SS* sur les principales villes de l'Angleterre. La Marine et les *Waffen-SS*, dans leur hâte d'accroître leur prestige dans les forces armées du III^e *Reich*, trouvèrent dans le général Halder, dévoré d'ambition, un allié enthousiaste mais sans influence auprès du *Führer*.

Les SS estimaient même que l'action des unités spéciales serait plus efficace en Angleterre qu'en Russie où la guerre exigerait de la *Wehrmacht* un maximum d'efforts. Une fois les troupes SS aguerries en Angleterre, Hitler se verrait obligé de former de nouvelles divisions SS et même des escadrilles maritimes et aériennes. Les formations armées des SS, sur terre, sur mer et dans l'air présenteraient le corps mobile le plus efficace pour le contrôle des pays occupés et les interventions militaires. Voilà comment expliquer pourquoi Heydrich poussait les SS à entrer dans l'aviation et la marine, et pourquoi Himmler demandait des divisions SS motorisées. Exigences qui provoquèrent des inquiétudes dans l'armée et l'aviation de Goering.

Malgré l'opposition du Haut Commandement de l'Armée, le monde SS se mit à préparer l'invasion de l'Angleterre.

On aurait doté l'Angleterre d'un gouvernement présidé par Oswald Mosley, et si nécessaire, on serait allé demander au duc de Windsor s'il accepterait d'être réinstallé sur le trône. William Joyce, le fameux speaker de la radio allemande, connu sous le nom de « Lord How-How », affirmait dans les clubs de presse que le nouveau gouvernement était déjà formé et approuvé par le duc de Windsor. Les personnalités telles que Churchill, Duff-Cooper, et Lord Vansittart éliminées, Hitler aurait alors garanti au gouvernement-marionnette l'intégrité du Commonwealth.

Schellenberg dressa même une liste des immeubles des villes anglaises où les services SS installeraient leurs bureaux régionaux. Ce qui intéresse le plus Himmler et Heydrich, c'est la confiscation des archives de l'Empire et la mise « sous protection » des œuvres d'art accumulées dans les musées britanniques. Heydrich entraînait même des troupes de choc pour cette action particulière. Les préparatifs furent répartis entre les différents services de la RSHA. Himmler avait des plans simi-

lares pour tous les pays, y compris l'URSS et la Chine. Mais celui de la Grande-Bretagne surpassait tous les autres dans la précision des plus petits détails. Pour Himmler et Heydrich – prisonniers de leur obsession : voir le plus tôt possible intervenir leurs troupes de choc, sans se soucier de la psychologie d'un peuple assiégé – l'invasion de l'Angleterre n'était qu'une question de jours. Quelques groupes aéroportés et des parachutistes y suffiraient!... Aussi les SS collaborent-ils avec Erhard Milch, le général de l'aviation, puisque les parachutistes qui sauteront sur les Îles britanniques sont des *Einsatztruppen*-SS dont Himmler surveille l'entraînement.

Mais le *Führer* prend conscience des difficultés que rencontreront l'armée et les SS pour mâter le vieux John Bull. Elles sont d'une part d'ordre psychologique : les Anglais soutiennent unanimement leur gouvernement – et, d'autre part, d'ordre opérationnel : comment débarquer alors que les Britanniques possèdent la supériorité maritime ? De ces deux composantes résultera la stratégie d'ensemble de la conduite de la guerre.

Hitler qui a su si bien manier les masses allemandes et dont l'intuition est certaine concernant la psychologie des foules, s'inquiète de l'hostilité du peuple anglais envers son régime. Aussi, conseillé par les publicistes SS, lance-t-il à la radio ses deux célèbres slogans : « *Le Reich* ne mène pas la guerre contre le peuple anglais, mais contre son gouvernement... » et « le gouvernement britannique est un gouvernement ploutocratique au service de la juiverie », slogans que Lord How-How « servira » matin, midi et soir à ses auditeurs d'outre-Manche.

Hitler sait qu'une attaque contre l'Angleterre pourrait être non seulement sanglante, mais aussi qu'elle risquerait de renforcer l'action des « interventionnistes » américains, qui s'agitent autour de Roosevelt. La présence de la *Wehrmacht* sur les côtes de la Manche a mobilisé les Britanniques. Cette même atmosphère pourrait devenir celle des USA. Tous les prophètes se sont mépris. Ribbentrop affirmait que l'Angleterre ne ferait pas la guerre pour la Pologne, et encore, qu'elle ne se battrait pas, la France mise hors du jeu. La voilà maintenant porte-drapeau de l'anti-hitlérisme. Qu'un général français aussi lucide que Charles